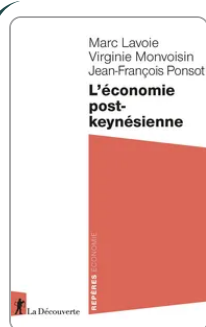


L'économie post-keynésienne 2021



☰ Chapitre de Que sais-je ? / Repères

I / L'hétérodoxie post-keynésienne

Par [Marc Lavoie](#), [Virginie Monvoisin](#) et [Jean-François Ponsot](#)

Pages 6 à 24

Économie du travail

Économie monétaire

Article

Auteur(e)s

Illustrations

Sur un sujet proche

Feuilleter

Qui sont les post-keynésiens ?

L'École post-keynésienne est l'une des nombreuses écoles de pensée hétérodoxes en économie. Parmi ces économistes hétérodoxes, qui pour la plupart s'opposent clairement à l'économie dominante néoclassique, on retrouve les économistes marxistes, les structuralistes (du développement), les institutionnalistes, les régulationnistes, les économistes des conventions, les évolutionnistes (majoritairement schumpétériens), les polanyiens, les anti-utilitaristes, les behaviouristes, les économistes écologistes et féministes, les socio-économistes et bien d'autres.

Les écoles hétérodoxes subissent l'influence de deux forces opposées. D'une part, elles sont sujettes à l'éclatement généralisé des sciences, et de la science économique en particulier, chaque école ayant tendance à se spécialiser dans l'étude de questions particulières et à vouloir se distinguer des autres. Ces diverses hétérodoxies sont rivales, tout en étant complémentaires, chacune ciblant ses analyses sur un aspect particulier de l'économie.

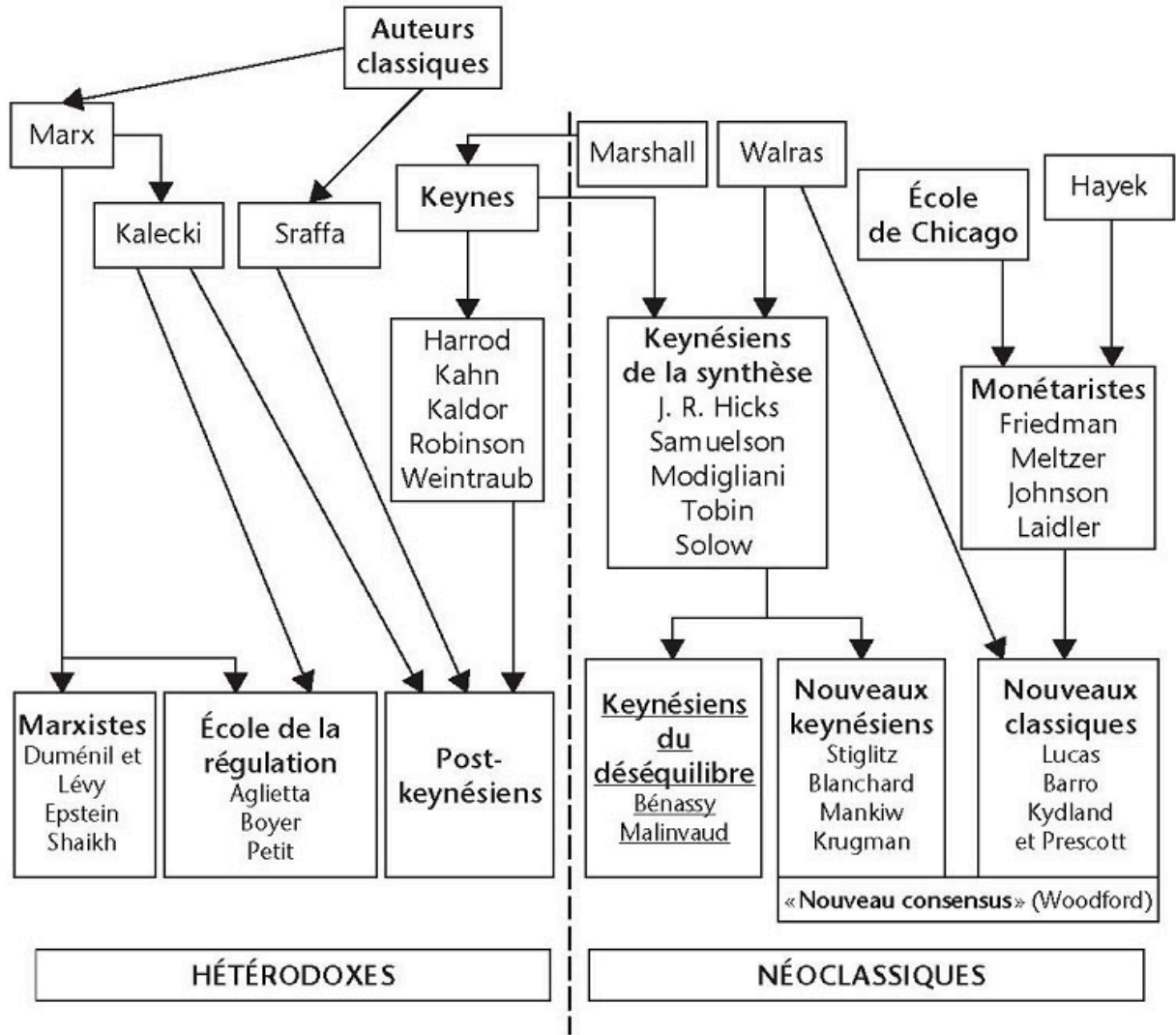
[bb.pages.article.menu.tree](#)



de 2008 et la crise sanitaire de 2020, a consolidé ces synergies. Ces crises ont aussi contribué à mettre sur le devant de la scène certains travaux post-keynésiens.

Schéma 1

Filiation des écoles en macroéconomie



Le « moment Minsky » dans le sillage de la crise des *subprimes* a permis la redécouverte (pour ceux qui l'avaient oublié) d'Hyman P. Minsky [1975] et de son hypothèse d'instabilité financière. Cette crise financière et la redéfinition du rôle de la monnaie et de l'État dans les programmes politiques aux États-Unis, tout comme

bb.pages.article.menu.tree



Comme son nom l'indique, l'origine de l'analyse post-keynésienne remonte aux travaux de John Maynard Keynes, le fameux économiste de l'université de Cambridge en Angleterre. On dit parfois que son ouvrage le plus connu, publié en 1936, *La Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, a donné naissance à la théorie macroéconomique. Mais ce livre a aussi suscité plusieurs interprétations divergentes [Combemale, 2003]. Les économistes post-keynésiens ont une interprétation qui diffère de celles développées aussi bien par les « keynésiens de la synthèse », comme Paul Samuelson ou James Tobin, que par des « nouveaux keynésiens » (néoclassiques), comme Gregory Mankiw ou Paul Krugman. Les post-keynésiens modernes s'inspirent principalement des travaux et des méthodes déployés par les économistes qui ont côtoyé Keynes à l'époque où il rédigeait sa *Théorie générale* à l'université de Cambridge, comme Roy Harrod ou Joan Robinson, ou qui ont contribué à la formation de ce qu'on a donc appelé l'École keynésienne de Cambridge dans les années 1950 et 1960, tels Nicholas Kaldor, Luigi Pasinetti, Michał Kalecki et Piero Sraffa.

Les post-keynésiens, comme les régulationnistes — dont les sources sont, somme toute, assez voisines et la proximité assumée [Boyer, 2011 ; Lavoie, 2014] —, sont également étroitement liés aux recherches des économistes institutionnalistes, notamment ceux qui se sont inspirés des idées de Thorstein Veblen ou de celles de John Kenneth Galbraith. Ils perpétuent aussi les études sur le comportement des entreprises, amorcées en 1936 par le Oxford Economists' Research Group. Mais, comme Keynes, les économistes post-keynésiens sont principalement concernés par les questions macroéconomiques.

Les caractéristiques des écoles hétérodoxes

Avant d'examiner ce qui fait la spécificité de l'école post-keynésienne, relevons les éléments de différenciation entre les écoles hétérodoxes et la théorie néoclassique. Il est important ici de concevoir l'hétérodoxie comme une alternative s'inscrivant

recherche. L'hétérodoxie s'inscrit donc dans une démarche critique, mais avant tout ouverte et constructive.

Définir la théorie néoclassique n'est pas un exercice facile. Quel ciment unit les économistes qui traitent de la théorie néo-walrasienne de l'équilibre général, ceux qui utilisent la théorie des jeux, ou encore les keynésiens de la synthèse néoclassique ? Les néoclassiques eux-mêmes se réfèrent souvent au principe de la maximisation sous contrainte. C'est sans doute un élément essentiel de la méthode néoclassique. Jusqu'à la fin du xx^e siècle, on aurait pu dire que le principe des rendements décroissants, si présent dans les enseignements de microéconomie traditionnelle, constituait lui aussi un élément indéracinable de la théorie néoclassique, mais les nouveaux modèles de croissance néoclassiques (dits endogènes) font fi de ce principe.

Définir l'hétérodoxie par rapport à la théorie néoclassique dominante requiert donc une approche plus globale. Il faut prendre davantage de recul. Un économiste bien connu, Axel Leijonhufvud [1976], a proposé l'étude de ce qu'il appelle les *présupposés*. Ils désignent les concepts essentiels d'une école de pensée, qui ne peuvent être formalisés, et qui sont antérieurs à la constitution des hypothèses et des théories qui vont être élaborées dans le cadre de celles-ci. Certains avancent que les présupposés sont les croyances métaphysiques qui régissent un paradigme (un programme de recherche). Ce sont ces présupposés que nous allons identifier.

Les cinq couples de présupposés

La théorie néoclassique et les écoles hétérodoxes se distinguent par quatre traits méthodologiques essentiels, opposables deux à deux, auxquels il faut ajouter un trait politique. Au programme néoclassique s'associent une épistémologie instrumentaliste, l'individualisme méthodologique, une rationalité illimitée et une conception de l'économie fondée sur l'échange et la rareté. Au programme hétérodoxe se conjuguent le réalisme, le holisme, une rationalité procédurale et une

L'instrumentalisme est l'épistémologie (la science du savoir) dominante en économie néoclassique. Pour les instrumentalistes, une hypothèse est fructueuse pourvu qu'elle permette de faire des prédictions ou de calculer les coordonnées d'un nouvel équilibre. Son réalisme n'a aucune importance. Les théories ne sont que des outils, des instruments ; elles ne prétendent pas découvrir le véritable fonctionnement des économies. C'est l'épistémologie défendue par Milton Friedman et endossée par la majorité des auteurs néoclassiques.

La grande majorité des économistes hétérodoxes accordent au contraire toute leur importance au réalisme des hypothèses. Le but de l'économie, selon eux, est de fournir des explications, raconter une histoire qui permette de comprendre ce qui arrive. Pour y parvenir, il faut partir de la réalité, avec ses principaux faits stylisés, et non d'une situation hypothétique idéalisée. Toute théorie est une abstraction, et toute abstraction est imparfaite et simplificatrice, mais cette simplification doit malgré tout être descriptive ; elle doit dépeindre le monde tel qu'il existe, et non un monde imaginaire.

Tableau 1. Présupposés des programmes de recherche néoclassiques et hétérodoxes

	Paradigme	
Présupposés	Écoles hétérodoxes	École néoclassique
Épistémologie	Réalisme	Instrumentalisme
Ontologie	Holisme	Individualisme
Rationalité	Rationalité raisonnable	Hyperrationalité
Cœur de l'analyse	Production, croissance	Échange, rareté
Noyau politique	Intervention étatique	Libre marché

On peut affirmer sans se tromper que le reproche le plus fréquent fait à l'encontre de la théorie néoclassique c'est que celle-ci n'est pas réaliste. Néanmoins, il faut reconnaître que les économistes néoclassiques introduisent aussi des faits réalistes

[bb.pages.article.menu.tree](#)



décrire adéquatement le « monde réel », car elles s'appuient sur des référentiels imaginaires ; leurs fondations sont dans le vide.

Holisme contre individualisme méthodologique

L'individu, l'agent économique, est au cœur de la théorie néoclassique. Ceci était déjà évident dans la théorie walrasienne de l'équilibre général, mais l'est plus encore avec la reconstruction de la macroéconomie contemporaine. Celle-ci requiert des fondements microéconomiques, fondés sur un agent représentatif, à la fois consommateur et producteur, qui maximise une quelconque fonction sous contrainte. Les institutions, banques ou entreprises, ne font que voiler les préférences des individus, êtres atomisés. C'est l'individualisme méthodologique.

Dans les théories hétérodoxes, l'individu est un être social, puissamment influencé par son environnement, les classes sociales, la culture dont il a été imprégné. Les décisions microéconomiques des individus peuvent donner lieu à des paradoxes macroéconomiques, comme dans le cas du fameux paradoxe de l'épargne. Les institutions ont leur vie propre, elles ne sont pas que le reflet des souhaits des individus qui les composent, et elles ont leurs propres objectifs. Le tout n'est pas que la somme des parties. L'organicisme ou le holisme, ou à tout le moins une conception modérée de ces méthodes, règne chez les hétérodoxes.

Les institutions ne sont pas perçues comme des imperfections, mais plutôt comme des organisations qui apportent une forme de stabilité au système économique. Les relations de pouvoir, rapports de force, asymétries sont mis en avant. Ceci encourage à étudier la répartition du revenu entre les diverses classes sociales, ou entre les diverses institutions détentrices du pouvoir, comme les banques ou les grandes entreprises, ainsi que les relations entre les divers secteurs et groupes d'agents.

Rationalité raisonnable contre rationalité absolue

[bb.pages.article.menu.tree](#)



s'agit d'une hyperrationalité, comme dans le cas de l'hypothèse des anticipations rationnelles des nouveaux classiques et nouveaux keynésiens. Appliquée à la finance, elle conduit à retenir l'hypothèse d'efficience des marchés financiers développée par Eugene Fama et le principe de rationalité fondamentale : le prix observé sur le marché est égal à la valeur fondamentale, définie comme la somme actualisée des dividendes futurs anticipés rationnellement par les agents [Orléan, 1999].

Chez les hétérodoxes, la rationalité est procédurale, pour employer le concept et l'expression d'Herbert Simon [1997]. Les agents ou les institutions ont des capacités limitées à acquérir ou traiter l'information [Gigerenzer, 2009]. Cette incapacité va au-delà de la notion d'information imparfaite des économistes néoclassiques, selon laquelle les agents calculent alors le temps de recherche nécessaire pour trouver la quantité d'information optimale. Selon les hétérodoxes, l'information obtenue est souvent insuffisante et force à remettre à plus tard la prise de décision. Les choix sont d'autant plus difficiles à faire que la décision dépend d'anticipations du futur, qui lui-même pourrait changer suite aux initiatives entérinées par le décideur.

Dans ce cadre, l'agent ne cherche le plus souvent qu'une solution satisfaisante, puisque personne ne connaît la solution optimale, si une telle chose existe. Dans un tel monde, les gens se fixent des normes, des conventions, des règles de comportement, des habitudes, ou ils se fient aux acteurs dominants de leur entourage, qu'ils supposent mieux informés ; ou encore, ils créent des institutions qui permettent de mieux maîtriser les conséquences de l'incertitude. Les règles de comportement que se donnent les consommateurs ou les entrepreneurs ne sont pas *ad hoc* ; elles sont une réponse rationnelle à un environnement incertain et complexe [Lainé, 2018].

Production contre échange et rareté

La définition traditionnelle, inspirée de Lionel Robbins, fait de la théorie

[bb.pages.article.menu.tree](#)



indices de rareté. La théorie néoclassique est construite sur la base d'une économie d'échange. Les hypothèses auxiliaires que l'on trouve dans les modèles de production sophistiqués ne servent qu'à préserver les conditions et les résultats de l'échange pur. Les producteurs n'y sont que des arbitragistes, qui opèrent dans une économie d'échange glorifiée.

Chez les auteurs hétérodoxes, c'est la notion de reproduction qui prime sur celle de la rareté [Pasinetti, 1993]. Tout comme c'était le cas des chez les grands auteurs classiques, tels qu'Adam Smith ou Karl Marx, ce qui préoccupe les hétérodoxes c'est comment créer des ressources et accroître la production et la richesse. Les questions essentielles portent sur la genèse d'un surplus et sur les causes de l'accroissement de l'emploi, de la production et du progrès technique qui vont engendrer la hausse du niveau de vie. Le plein emploi des ressources n'étant pas postulé, on comprend que la question de leur allocation soit secondaire et que prime la question de leur taux d'utilisation. L'économie se trouve le plus souvent à l'intérieur de la frontière des possibilités de production, et celle-ci est elle-même amovible. Il n'est pas toujours nécessaire de faire des choix douloureux. Mais même quand le plein emploi des ressources et de la main-d'œuvre est atteint, les post-keynésiens prétendent que des innovations viendront à bout de cette barrière naturelle. Le problème économique n'est pas d'allouer les ressources rares, mais plutôt de surmonter la rareté quand elle existe.

Le présupposé politique : l'attitude face aux marchés

La liste des présupposés ne saurait être complète si l'on ne mentionnait le clivage profond quant au « noyau dur politique ». Les économistes néoclassiques et les hétérodoxes ont des conceptions radicalement opposées du marché et de l'État. Même si un certain nombre d'économistes néoclassiques construisent des modèles qui démontrent que les économies capitalistes reposant sur un système de prix peuvent engendrer l'instabilité ou des résultats sous-optimaux, il faut bien reconnaître que la majorité d'entre eux ont un préjugé favorable vis-à-vis des

[bb.pages.article.menu.tree](#)



laquelle une intervention étatique peut parfois être nécessaire à court terme, mais qu'à long terme l'idéal serait un minimum d'intervention ou de législation. L'État est perçu comme source d'inefficacité.

À cette confiance des néoclassiques dans les mécanismes de marché et de la main invisible s'oppose la méfiance des économistes hétérodoxes. À des degrés divers, ceux-ci remettent en cause à la fois l'efficacité et l'équité des mécanismes de marché, quand ils existent vraiment. Le marché, tout particulièrement le système financier, doit être surveillé et réglementé par l'État, tout comme la propriété privée à la base du système capitaliste doit être protégée par l'État.

Selon les économistes hétérodoxes, la concurrence pure, favorable à tous, n'est qu'un état transitoire. La concurrence exacerbée mène rapidement à la constitution d'oligopoles ou de monopoles. Les gouvernements doivent intervenir ou se positionner dans la sphère de l'économie privée pour éviter que l'économie ne souffre d'une trop grande instabilité et d'un énorme gaspillage de ressources. L'État doit gérer le Marché, comme il doit gérer la demande globale.

Le noyau dur post-keynésien : demande effective et temps historique

Les grandes écoles de pensée hétérodoxes partagent les présupposés établis ci-dessus. Alors, qu'est-ce qui distingue l'école post-keynésienne des autres approches hétérodoxes ?

Sept caractéristiques composent le socle commun aux travaux post-keynésiens [Eichner et Kregel, 1975 ; Arestis, 1996 ; Palley, 1996 ; Lavoie et Ponsot, 2018]. Les deux premières sont probablement les plus essentielles : il s'agit du principe de la demande effective et de la prise en compte du temps historique. Ces deux éléments se retrouvent dans toutes les variantes de l'école post-keynésienne. Les cinq autres sont des éléments auxiliaires, qui découlent des deux précédents éléments

[bb.pages.article.menu.tree](#)



Le principe de la demande effective veut que la production s'ajuste à la demande. L'économie est menée par la demande, et non par les contraintes issues de l'offre et des dotations existantes. Ce principe, hérité directement de la *Théorie générale* de Keynes, constitue le noyau dur de la théorie post-keynésienne.

Bien des économistes reconnaissent la validité de ce principe, mais uniquement lorsqu'il s'agit de la courte période. Dans le cadre de celle-ci, autant les économistes marxistes que les économistes nouveaux keynésiens, par exemple, admettent que la demande globale va réguler le niveau de production et le revenu national. En courte période, l'économie est menée par la demande. En revanche, les économistes marxistes et néoclassiques restent persuadés que, sur la longue période, l'économie est menée par des contraintes reliées à l'offre.

Dans les modèles d'offre et de demande globales néoclassiques, ceci s'exprime par le fait que l'offre de longue période est une droite verticale : l'économie ne peut produire davantage, quel que soit le niveau des prix. Dans le cadre du modèle de la courbe de Phillips, la dominance du côté de l'offre s'exprime par la verticalité de la courbe de Phillips de longue période, fixée au niveau du taux de chômage naturel (ou du taux de chômage à inflation stable), qui est unique malgré les fluctuations du taux de chômage réalisé. Dans le modèle de croissance de Solow, la croissance de long terme est limitée par le taux de croissance de la population active et le taux de progrès technique, postulés exogènes. Dans les modèles de croissance marxistes, le taux de croissance de longue période est fixé par le taux d'épargne sur les profits et le taux de profit normal, qui sont tous deux des variables fixées du côté de l'offre.

Les économistes post-keynésiens se distinguent par leur refus de croire que les facteurs du côté de l'offre puissent constituer une contrainte, y compris en longue période. Pour les post-keynésiens, le principe de la demande effective s'applique en tout temps, l'investissement déterminant l'épargne de façon causale. Ainsi, il existe une infinité d'équilibres de longue période possibles, qui dépendent des contraintes imposées par la demande et des institutions mises en place. Les facteurs du côté de

[bb.pages.article.menu.tree](#)



Les post-keynésiens font souvent la distinction entre le temps historique et le temps logique, une distinction qui remonte aux écrits de Joan Robinson [1984, partie I]. Le temps logique est celui de l'étude des points d'équilibre, indépendamment de la manière d'y parvenir. On modifie un paramètre, on bouge une courbe d'offre ou de demande, on découvre une nouvelle intersection, on l'affuble du terme de nouvel équilibre, et on compare ses propriétés à celles de l'ancienne intersection. Le cheminement inverse peut se faire sans problème. Le temps n'a pas d'épaisseur. La façon dont on passe d'un point d'intersection à un autre est laissée de côté.

Dans le cas du temps historique, le temps n'est pas réversible. Il peut être extrêmement coûteux et difficile de renverser une décision déjà exécutée. C'est particulièrement le cas des investissements dans de nouvelles installations, qui constituent des coûts fixes. La véritable rareté, c'est celle du temps.

Selon les post-keynésiens, le sentier qui est emprunté suite à toute modification est d'une importance primordiale, parce que la tendance de longue période n'est que le résultat de la succession d'une suite de courtes périodes [Kalecki, 1971, p. 165]. Comme le disent Halevi et Kriesler [1991, p. 86], l'analyse de longue période en temps logique n'est pertinente « que lorsqu'un processus d'ajustement dynamique cohérent peut être spécifié, lequel processus décrirait la traverse d'une position d'équilibre à l'autre sans que la traverse influence la position d'équilibre final, c'est-à-dire sans qu'il y ait dépendance à l'égard du sentier ». Or en général, selon les post-keynésiens, les équilibres de longue période n'existent pas indépendamment du sentier parcouru lors de la transition.

Les post-keynésiens mettent en avant la nécessité de construire des modèles dynamiques, qui prennent en compte l'évolution à travers le temps des stocks d'actifs physiques, de dettes et de richesse financière, et qui peuvent expliquer le réaménagement de la structure productive. C'est le temps dynamique.

mathématiques non linéaires construits autour des notions d'hystérésis, de dépendance au sentier emprunté, d'irréversibilité et d'effets de *lock-in* (comme dans le cas de l'adoption du clavier QWERTY ou AZERTY). Ces concepts impliquent le plus souvent l'existence d'équilibres multiples. Les post-keynésiens n'ont certes pas le monopole de ces notions (on les retrouve notamment dans les modèles à base d'agents multiples), mais elles sont intrinsèquement liées à leur vision du fonctionnement de l'économie.

Tableau 2. Les éléments post-keynésiens fondamentaux

Le noyau dur	
Le principe de la demande effective	Les effets de la demande prédominent sur ceux de l'offre, autant en courte période qu'en longue période : c'est l'investissement qui détermine l'épargne et non le contraire.
Le temps historique et dynamique	Il faut analyser la transition d'un point à un autre, et reconnaître que les conditions de la transition peuvent affecter l'équilibre final.
Les éléments auxiliaires	
Les effets néfastes de la flexibilité des prix	À cause des effets de revenu, la flexibilité des prix peut empirer la situation qu'elle est censée corriger.
L'économie monétaire de production	Les modèles doivent tenir compte du fait que les contrats sont signés en unités monétaires, que les entreprises ont des dettes et les ménages des actifs, qui imposent des contraintes financières.
L'incertitude fondamentale	Le futur est nécessairement différent du passé ; le futur est insaisissable, car les décisions présentes en modifient la composition.
Une microéconomie moderne et pertinente	Cette microéconomie repose sur des choix de nature lexicographique et sur des courbes de coût en L renversé (voir chapitre IV).
Le pluralisme des théories et des méthodes	La réalité est multiforme, ce qui justifie la présence de plusieurs méthodes et l'existence d'une multitude de théories apparemment rivales.

Cinq autres piliers sont souvent mentionnés lorsque les post-keynésiens cherchent à caractériser leur école de pensée : la perception de la flexibilité des prix comme facteur déstabilisant, une économie monétaire de production, l'incertitude fondamentale, une microéconomie moderne et pertinente, et la pluralité des approches. Les fondements microéconomiques vont être discutés dans le chapitre IV.

La remise en cause de la flexibilité des prix

Les post-keynésiens remettent en cause le rôle joué par les prix relatifs dans la théorie néoclassique. Ils restreignent le domaine des effets de substitution (selon lesquels les choix des consommateurs et des producteurs dépendent de l'évolution des prix relatifs), et ils favorisent les effets revenus (l'évolution des divers agrégats s'explique davantage par les fluctuations des revenus et du progrès technique). Selon les post-keynésiens, pour la plupart des marchés, les ajustements par les quantités — stocks de produits et capacités de production excédentaires — suffisent à assurer le retour à l'équilibre de l'offre et de la demande. Ils croient même que la flexibilité des prix peut être déstabilisante. Tandis que les auteurs néoclassiques affirment que la chute des salaires nominaux et réels contribue à ramener l'économie vers le plein emploi, les post-keynésiens pensent au contraire que la flexibilité des salaires nominaux et des salaires réels va empirer la situation, car elle va réduire la demande effective en diminuant le pouvoir d'achat des travailleurs et en augmentant le fardeau des dettes des entrepreneurs.

L'économie monétaire de production

Ces dettes sont une caractéristique incontournable du cadre d'analyse privilégié par les post-keynésiens, celui d'une économie monétaire de production. Contrairement aux néoclassiques qui raisonnent dans une économie d'échanges réels en tentant d'intégrer la monnaie *a posteriori*, la monnaie joue un rôle essentiel chez les post-keynésiens. Elle est intégrée d'emblée, dès le processus de production. Les

[bb.pages.article.menu.tree](#)



entreprises ; ils conservent plutôt des actifs financiers, et leur plus ou moins grande volonté à se départir des moins liquides d'entre eux peut provoquer des crises.

Le moteur de l'économie post-keynésienne est la dépense d'investissement. Cette dépense est décidée par les entrepreneurs, indépendamment des décisions d'épargne des ménages. Le rôle des banques est primordial car elles fournissent les avances requises par les entreprises productrices pour lancer la production. Les post-keynésiens expliquent que le système bancaire fournit des avances à tous les emprunteurs potentiels qui jouissent d'un bon crédit. Cette réputation de solvabilité dépend notamment du taux d'endettement de l'entreprise. Ce principe, connu comme celui du risque croissant de Kalecki, joue un rôle considérable. Les montants accordés et leur coût en intérêts vont varier selon que l'économie est en expansion ou en récession. C'est la préférence pour la liquidité des banques.

L'incertitude radicale

La préférence pour la liquidité est souvent associée à l'incertitude radicale, celle de Keynes et de Frank Knight. L'incertitude radicale (ou fondamentale) se distingue du risque probabilisable des théories néoclassiques. Dans le cas de l'incertitude radicale, on ne peut appliquer le calcul des probabilités car on ne connaît ni les probabilités qui devraient s'appliquer ni l'ensemble des états possibles de la nature. Le futur éloigné est imprévisible. Ce qui compte alors est la confiance du décideur, ses « esprits animaux ».

La notion d'incertitude radicale est évidemment liée à celles du temps historique et de la rationalité raisonnable, dotées d'une connaissance limitée. Dans le temps historique, le futur ne saurait être identique au présent ou au passé. Dans des termes techniques empruntés à la physique, le monde est *non ergodique*, ce qui signifie que les moyennes et les fluctuations observées dans le passé ne sauraient se reproduire à l'identique pour chaque période de temps [Davidson, 1988]. Chaque décision *cruciale*, comme définie par G.L.S. Shackle, détruit les processus

[bb.pages.article.menu.tree](#)



procèdent aussi à des études économétriques, c'est davantage pour comprendre le passé que pour prédire le futur.

Les plus fundamentalistes des économistes post-keynésiens, comme par exemple Davidson et Minsky, pensent que l'incertitude radicale remet à plat toute la théorie néoclassique. Bien que l'incertitude radicale soit omniprésente, les auteurs néoclassiques font en effet comme si elle était inexistante, en continuant à utiliser le calcul des probabilités. Autrement, comme l'affirme sans détour un récipiendaire du prix Nobel, Robert Lucas, le raisonnement économique néoclassique n'aurait plus aucune valeur [cité *in* Arena et Torre, 1992, p. 15]. Ceci fait dire à Davidson qu'il vaut mieux être approximatif dans le vrai que très précis dans le faux [Davidson, 1984, p. 572] !

Certains croient que la notion d'incertitude mène au nihilisme, affirmant par exemple que puisque le futur ne saurait être identique au passé, il est impossible de savoir si telle ou telle politique économique aura les effets prévus. Le point de vue contraire consiste à affirmer que, sauf en période de crise, l'incertitude crée une certaine continuité, puisque les agents ou les institutions modifieront peu leur comportement face à des fluctuations de toutes sortes, précisément en raison de leurs hésitations face à une information insuffisante.

Le pluralisme des idées et des méthodes

La réalité est multiforme. Ceci explique que les économistes hétérodoxes, qui adoptent une épistémologie réaliste, acceptent une grande variété de théories et d'approches. Selon Dow [2001], cela est particulièrement le cas des économistes post-keynésiens. Leur foisonnement de théories et d'approches constitue à la fois un avantage et un inconvénient, car les nombreuses tendances théoriques ou même méthodologiques donnent parfois l'impression d'un manque de cohérence, comme certains sympathisants en ont d'ailleurs fait le reproche aux post-keynésiens [Walters et Young, 1999].

[bb.pages.article.menu.tree](#)



des économistes humanistes dans le cas de la théorie du consommateur, ou celle des économistes institutionnalistes dans le cas de la théorie des entreprises.

Un peu comme les régulationnistes français ou les économistes des conventions, les post-keynésiens s'abreuvent à de nombreuses sources économiques (Marx, Keynes, Kalecki, Kaldor, Léontief, Sraffa, Veblen, Galbraith, Andrews, Georgescu-Roegen, Hicks, Tobin), et ils s'inspirent de nombreuses disciplines (sociologie, histoire, économie politique), prenant pour acquis que la vérité se retrouve sous de nombreuses formes. Toutes les méthodes, formelles aussi bien que littéraires, sont acceptables.

Les diverses tendances de l'école post-keynésienne

L'école post-keynésienne est donc loin de former un tout homogène. Cinq courants post-keynésiens peuvent être distingués et témoignent de la richesse et de la diversité des travaux (pour une présentation plus détaillée en français, voir Lavoie et Ponsot [2018]).

Fondamentalistes, sraffaïens, kaleckiens, kaldoriens, institutionnalistes

Les *fondamentalistes* (tels que Sidney Weintraub, Paul Davidson, Victoria Chick, Hyman Minsky, Jan Kregel, Joerg Bibow, Fernando Cardim de Carvalho) s'inspirent plus directement de Keynes. Ils mettent l'accent sur l'incertitude radicale, les esprits animaux, la monnaie, la préférence pour la liquidité, l'instabilité financière, ainsi que les questions de méthodologie. Les fondamentalistes estiment que la théorie post-keynésienne est plus générale que la théorie néoclassique. Hamouda et Harcourt [1988] les répertorient sous l'expression « post-keynésiens américains », car ils sont majoritairement américains ou ont fait leurs études aux États-Unis.

production jointe (par exemple, la viande et la laine des moutons), la mesure du capital fixe ou la détermination d'un étalon invariable de la valeur. Ces questions hautement techniques ont suscité un grand intérêt dans les années 1970, et ce pour deux raisons. D'une part, les travaux sraffaïens invalident la théorie néoclassique de la répartition [Benetti, 1976 ; Pasinetti, 1985 ; Lavoie, 1987] ; d'autre part, ils remettent en cause une théorie marxiste simplifiée de la valeur travail [Steedman, 1977]. Il n'en reste pas moins que le modèle de Pasinetti [1993] peut être considéré comme le porte-étendard d'une théorie sophistiquée de la théorie de la valeur travail.

À l'image de Josef Steindl et de Joan Robinson, les *kaleckiens* considèrent que l'analyse de Kalecki est plus générale et réaliste que celle de Keynes, notamment parce qu'elle inclut des éléments de l'analyse marxiste (la partie de l'œuvre de Marx concernée par le problème de la réalisation des profits). Les *kaleckiens* sont très éclectiques [King, 2002, p. 219]. Ils se penchent autant sur les processus microéconomiques de fixation des prix que sur les grands agrégats macroéconomiques, les relations financières mésoéconomiques ou les conflits de répartition. Les *kaleckiens* ne croient pas que leurs théories sont plus générales que les théories néoclassiques ; ils pensent simplement qu'elles sont plus réalistes et qu'elles s'appliquent à un plus grand nombre d'industries. Leurs travaux s'inscrivent fortement dans une démarche empirique et économétrique, à l'instar de ceux de Kalecki.

Les *kaldoriens* s'inscrivent dans le sillage de Nicholas Kaldor, Roy Harrod et Wynne Godley. Appliquée principalement à la macroéconomie ouverte, la méthodologie employée s'appuie le plus souvent sur les travaux d'Anthony P. Thirlwall [2019] et sur l'identité macroéconomique fondamentale mise en avant notamment par Wynne Godley, selon laquelle la somme du solde financier privé et du solde budgétaire est nécessairement égale au solde de la balance des transactions courantes. Le recours aux modèles dits stock-flux cohérents (SFC), prônés par Godley et Lavoie [2007a],

[bb.pages.article.menu.tree](#)



et le progrès technique, et à ce titre ils sont très proches des régulationnistes et des économistes schumpétériens.

Les *post-keynésiens institutionnalistes* mènent des travaux qui contribuent de fait à alimenter le débat avec les économistes institutionnalistes [Nesiba, 2013 ; Whalen, 2020]. Keynes considérait John Rogers Commons, figure de proue de l'institutionnalisme historique américain, comme l'économiste avec lequel il était le plus en accord [Skidelsky, 2009]. Veblen et Galbraith sont abondamment cités. La théorie post-keynésienne des prix et celle des salaires sont redevables des travaux des institutionnalistes. En France, les convergences entre économistes post-keynésiens et institutionnalistes se sont multipliées, en particulier sur les questions monétaires. Les économistes post-keynésiens institutionnalistes ont grandement influencé les débats en politique économique, notamment aux États-Unis, grâce à la diffusion de la Théorie monétaire moderne (MMT), avec des auteurs comme Wray [2003], Kelton [2021], Tcherneva [2021], Mitchell et Tymoigne. La MMT met l'accent sur le lien institutionnel entre le gouvernement et la banque centrale, ainsi que sur l'importance des régimes monétaires souverains. Pour résoudre le problème du chômage, elle préconise une politique de l'État employeur en dernier ressort, dont les avantages et inconvénients sont décrits par Lavoie [2009].

Quels courants exclure ou privilégier ?

Quoi qu'il en soit, certains auteurs pourraient se réclamer aisément de plusieurs courants, notamment les plus éclectiques de tous, Alfred Eichner [1987] et Edward Nell [1998]. C'est aussi le cas d'économistes comme Richard Arena, Matt Forstater, Matias Vernengo ou Steve Keen [2014]. Les économistes circuitistes francophones et italiens (Parguez, Poulon, Rochon, Graziani, Fontana, Bellofiore, Rossi) sont aussi difficiles à mettre dans une case, car ils s'appuient souvent sur des équations kaleckiennes tout en prônant une approche de la monnaie proche de celle des post-keynésiens kaldoriens et institutionnalistes. Enfin, on pourrait prétendre que les *régulationnistes* constituent un sixième courant post-keynésien, tant les sources

bb.pages.article.menu.tree



Encadré 1. Post-keynésiens ou nouveaux keynésiens ?

Il s'est développé au sein de l'école néoclassique un courant parfois contestataire, le courant *nouveau keynésien*. Quelle est la relation entre les nouveaux keynésiens et les post-keynésiens ? Voilà une question difficile à trancher [Arena et Torre, 1992]. Dans un premier temps, on peut dire que les nouveaux keynésiens participent de la tradition néoclassique, car ils utilisent les mêmes outils que leurs collègues nouveaux classiques. Comme ces derniers, les nouveaux keynésiens privilégient le « nouveau consensus » et l'utilisation des modèles DSGE (*Dynamic Stochastic General Equilibrium*). Le modèle de base repose sur l'existence d'un agent représentatif qui cherche à maximiser son utilité sous contrainte, disposant d'informations et d'anticipations qui lui permettent de savoir parfaitement comment fonctionne l'économie.

Bien que certains éléments du « nouveau consensus » semblent compatibles avec un point de vue keynésien, les mécanismes sous-jacents sont totalement différents [Dullien, 2011]. Par exemple, si la baisse des taux d'intérêt conduit à une hausse de l'activité économique, c'est parce que cette baisse incite les ménages à consommer davantage dans le temps présent, ce qui pousse à la hausse le salaire réel, les salaires étant supposés moins rigides que les prix. Au final, la hausse de la production est possible parce que la hausse du salaire réel va inciter les travailleurs à augmenter leur offre de travail. Pour les post-keynésiens, au contraire, la baisse des taux d'intérêt entraîne davantage de dépenses d'investissement, notamment dans le secteur de la construction, et donc une demande de travail plus élevée qui réduit le chômage involontaire. Il faut toutefois reconnaître que certaines proximités sont apparues suite à la crise financière de 2008 et la crise de la zone euro lorsque quelques économistes nouveaux keynésiens « dissidents » [Lavoie, 2014, p. 9] ont infléchi leurs positions et abouti à des diagnostics très proches, voire identiques à ceux des post-keynésiens, notamment pour ce qui est des politiques budgétaires à

modèles DSGE. Les ouvrages de Paul Krugman [2012] et Joseph Stiglitz [2014], mettant en évidence l'inefficience des marchés financiers, le caractère néfaste des politiques d'austérité et de ciblage d'inflation, ou encore la montée des inégalités, pourraient presque avoir été signés par des post-keynésiens. D'ailleurs, Stiglitz est maintenant le coauteur d'articles rédigés par des économistes post-keynésiens et portant sur les modèles à base d'agents multiples [Seppecher, 2018].

Pour conclure, si post-keynésiens et nouveaux keynésiens peuvent parfois s'entendre sur les politiques économiques à promouvoir, il n'en reste pas moins que, sauf exceptions, les mécanismes de leurs modèles respectifs sont clairement distincts. Pour les post-keynésiens, la contrainte de demande effective est prédominante tant à court terme qu'à long terme, la rigidité des prix ne jouant aucun rôle. Chez les nouveaux keynésiens, si la demande peut jouer un rôle contraignant à court terme, notamment en raison des taux d'intérêt nominaux bornés à zéro, à long terme les rationnements s'exercent du côté de l'offre, plombée par les rigidités des salaires nominaux et des prix relatifs.

Ainsi post-keynésiens et nouveaux keynésiens sont clairement distincts quand on examine dans leurs modèles respectifs le rôle qui est joué par la contrainte de demande effective. Chez les post-keynésiens, ce rôle est essentiel et prédominant, comme on l'a affirmé plus haut ; chez les nouveaux keynésiens, la demande globale est le plus souvent exogène et les rationnements s'exercent du côté de l'offre.

Les divergences les plus fortes opposent les fondamentalistes aux sraffaïens [Arena, 1992]. Ces divergences d'opinions s'observent surtout dans la critique de l'économie néoclassique. Les fondamentalistes pensent que la théorie néoclassique est fautive parce qu'elle omet l'incertitude radicale, l'instabilité des anticipations et les particularités d'une économie de production monétisée ; les sraffaïens, quant à eux,

pensent néanmoins que cette critique est essentiellement interne à la théorie néoclassique et a peu d'intérêt d'un point de vue hétérodoxe, puisqu'elle fait fi du temps historique.

Certains méthodologistes jugent que les thèmes et les méthodes des sraffaïens sont trop étrangers aux autres variantes de l'école post-keynésienne. Lavoie [1992 ; 2014] préconise cependant de les répertorier comme post-keynésiens. D'abord, en raison des liens historiques qui unissent sraffaïens et autres courants post-keynésiens, mais aussi parce que, lorsque les sraffaïens se penchent sur des questions macroéconomiques plus concrètes, ils proposent des modèles qui se rapprochent de ceux avancés par les autres post-keynésiens. C'est le cas notamment pour ce qui est des politiques économiques.

Au-delà de l'apport critique, et si l'on se penche sur la contribution positive des différents courants, on s'aperçoit qu'il existe un fort consensus, notamment pour ce qui est du rôle joué par le principe de la demande effective [King, 1995, p. 244-245], pour ce qui est tant de la théorie de l'emploi que de la théorie de la croissance. Les similarités sont également frappantes pour ce qui est des contributions qui relèvent de la forme des courbes de coût des entreprises, les fonctions d'investissement, la théorie des prix ou encore le fonctionnement d'une économie monétaire. Les sraffaïens, autant que les fondamentalistes, les kaleckiens ou les kaldoriens, avancent que la monnaie est endogène et que les banques centrales ne peuvent contrôler que les taux d'intérêt courts (chapitre II). En outre, des sraffaïens comme Roncaglia [2003] proposent une analyse du prix des ressources naturelles, du pétrole notamment, qui n'est aucunement fondée sur la notion de rareté, et qui fait appel à l'incertitude radicale et au taux de progrès technique, préceptes typiquement post-keynésiens.

Les chapitres qui suivent privilégient quelque peu l'approche kaleckienne, plutôt que l'approche fondamentaliste. Il y a quelques raisons à cela. Tout d'abord, le modèle kaleckien offre une présentation claire, réaliste et cohérente du principe de

[bb.pages.article.menu.tree](#)



laquelle les économistes de diverses écoles (marxistes, sraffaïens, structuralistes, régulationnistes) s'interpellent et édifient des variantes. Finalement, le courant kaleckien est particulièrement bien adapté à la recherche empirique. Mais comme les kaleckiens, nous tenterons d'être éclectiques en abordant les thèmes qui intéressent tous les courants post-keynésiens.

Date de mise en ligne : 06/09/2021

Domaines



Sciences Humaines et Sociales



Sciences, Techniques et Médecine



Droit et Administration



CAIRN.INFO

Cairn.info, plateforme de référence pour les publications scientifiques francophones, vise à favoriser la découverte d'une recherche de qualité tout en cultivant l'indépendance et la diversité des acteurs de l'écosystème du savoir.

Cairn.info

Raccourcis

Revue

Ouvrages

Que sais-je ? / Repères

Magazines

Rencontres

Dossiers

Listes de lectures

Langues

Domaines

Sciences Humaines et Sociales

Sciences, Techniques et Médecine

Droit et Administration

Avec le soutien de

bb.pages.article.menu.tree



Aide

Retrouvez Cairn.info sur

[Conditions d'utilisation](#) | [Conditions de vente](#) | [Politique de confidentialité](#) | [Gestion des cookies](#) |

[Accessibilité : partiellement conforme](#)

[Accès institutions](#)

Université de Toulouse - 193.50.45.221

bb.pages.article.menu.tree

